

Marie-France Delêtre

Henri de la carrière



On l'appelait ainsi tout simplement parce-que l'on avait oublié son nom, et qu'il habitait une grotte, dans la carrière de pierres, en dessous de mon quartier. J'avais huit ans, à peu près, quand je le rencontrai la première fois. Il me fit peur, et, en même temps, il m'attira, il m'intéressa... Juste un regard clair, pendant une seconde, avait suffi à me troubler ; des yeux si bleus, trouant le visage, de longs cheveux noirs et sales encadrant ce visage, faisant ressortir ce regard encore plus lumineux.

Il me fit une étrange peur, faite de dégoût et d'inconnu, et, en même temps, me passionna, me subjugu...

Drôle de rencontre. Une espèce de pudeur, de timidité, m'empêcha d'en parler à mes parents en arrivant à la maison. Je posai mon cartable sur le carrelage rouge de la cuisine, embrassai furtivement ma mère, et, après avoir bu une grande lampée à même le robinet sur l'évier, je m'enfuis dans mon antre pour me repasser cette étrange scène.

Je me souviens très bien de la deuxième rencontre : c'était un Dimanche ; repère sûr, irréfutable : je portais ma belle robe rose, toute neuve, que maman avait finie de coudre la veille et repassée en catastrophe, juste avant que papa descende au garage pour sortir la voiture. J'étais donc au fond du jardin, juste appuyée d'un petit bout d'épaule sur le muret, et respirais les roses de toute beauté, quand j'eus, à nouveau, ce recul peureux et cet appel attirant à la fois, à la vue de cet

homme mystérieux, sale, crasseux même, la barbe drue, les joues creuses. Seuls, les yeux bleus étincelaient dans l'ensemble...

Il était en compagnie d'un chien, guère présentable, à l'image de son maître, mais avec des yeux couleur marron d'Inde.

L'homme marchait à grands pas, le dos courbé dans l'effort d'ascension de la route abrupte. Le chien le talonnait, tirant la langue. Il était trop tard pour une fuite, c'eût été malpoli ; mes parents m'avaient toujours appris à respecter les êtres et les choses, à aimer davantage ceux qui n'avaient pas une vie confortable. Henri de la carrière habitait, si l'on peut dire, dans une espèce de caverne ; gelée l'hiver, torride l'été, sans aucune autre compagnie que ce chien. Une étrange compassion m'étreignait le cœur à penser à cette solitude et cette misère ; je n'étais pas bien vieille, et